j'avais le bonheur de me trouver aux pieds du saint Sacrement, pour remercier le bon Dieu de la miséricordieuse protection qu'il m'avait accordée pendant ce long et si pénible voyage. Au sortir de la chapelle, je trouvai le R. P. Legoff ainsi que notre cher F. Lalican, je les pressai dans mes bras avec cette affection incomparable que l'on ne sent jamais si bien qu'après un long isolement.

Je terminerai ici mon journal, Monseigneur, en vous donnant en quelques mots le résumé du fruit de mon ministère pendant cette longue excursion : 17 personnes baptisées, 4 mariages mixtes contractés entre fidèles et infidèles, 2 mariages bénis, 2 sépultures, 4 communions, et grand nombre de confessions. Mais le résultat le plus important, selon moi, et celui que je me proposais en entreprenant ce voyage, c'est d'avoir pu maintenir nos sauvages dans leurs bonnes dispositions, d'avoir travaillé à leur instruction, enfin, d'avoir préparé les voies à l'évangélisation des Esquimaux.

Veuillez, etc.

M.-J.-E.-A. Gasté, o. m. i.

---

LETTRE DE Mgr GRANDIN A MM. LES MEMBRES DES CONSEILS CENTRAUX DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

De la Grande-Prairie, à 6 lieues de Carlton,
1er septembre 1870.

Messieurs,

Lorsque j'ai eu l'honneur de vous écrire par le courrier de l'hiver dernier, je vous ai surtout entretenus de nos missions de l'Ouest. Aujourd'hui je puis vous entretenir de celles de l'Est, et cela d'autant plus facilement que je viens de les visiter.

Si je m'en souviens, je vous écrivais ma dernière lettre de notre mission de Saint-François-Régis, du fort Pitt, et cela au commencement de janvier, étant en route depuis la fin de décembre pour visiter la plus éloignée de nos Missions, celle du lac Caribou.

A trente ou quarante lieues du fort Pitt, en descendant la Siskatchewan, à l'embouchure de la rivière Bataille, se trouve un nouveau poste de commerce de la compagnie de la baie d'Hudson, que j'avais toujours cru sans importance pour nous. J'ai pu, en le visitant, me convaincre du contraire : les Cris de la prairie, et aussi quelquefois les Pieds-Noirs, se rendent là en grand nombre. Non-seulement les employés de l'honorable Compagnie, mais des commerçants libres se sont fixés là pour la traite des fourrures : le terrain étant d'ailleurs excellent et le bois de construction en abondance ou d'un facile transport, un nombre considérable de nos métis chrétiens sont venus s'établir dans cette localité. Je n'ai pu passer là qu'un jour et deux nuits : j'y ai baptisé dix-sept enfants, nés de quelques mois; je ne saurais dire combien de confessions j'y ai entendues, mais j'ai compté au moins trente communions. Voilà donc une région qui va devenir de plus en plus importante, car, outre les naturels du pays, les étrangers abondent depuis quelques années et vont surtout abonder dans l'avenir le long de la Siskatchewan. S'il ne se trouve pas là un Prêtre, je ne doute pas que les désordres n'augmentent en proportion de la population.

Les Missionnaires qui résideraient à ce poste pourraient activement aider leurs Frères de la mission de Saint-Paul des Cris, qui ne peuvent suffire aux besoins des nombreux sauvages auxquels ils se sentent redevables. Plusieurs de ceux-ci que j'ai rencontrés sur mon passage me priaient de les instruire, ce que j'ai eu la douleur de leur

refuser, ne pouvant m'arrêter au milieu d'eux un temps suffisant.

Il faut être sans ressource comme je le suis pour ne pas fonder immédiatement une mission à ce poste. J'ai promis aux habitants qu'un Prêtre viendra les visiter chaque année. Cette visite fera du bien, elle empêchera beaucoup de mal, elle réparera celui qui aura été commis, elle arrêtera le courant des scandales qui auraient pu s'imposer durant l'absence; mais qu'il y a loin de là aux bénédictions qui accompagnent la résidence du Prêtre! Nos pauvres chrétiens qui vivent loin de cette salutaire influence s'enfoncent de plus en plus dans leur ignorance, et il devient bientôt impossible de les en faire sortir; ils finissent par croire que toute la religion consiste à se marier devant le prêtre et à lui faire baptiser leurs enfants. Si, pour comble de malheur, et cela devient très-commun maintenant, il se trouve parmi eux quelque étranger hostile à la foi religieuse et qu'en sa qualité d'étranger ils regardent comme savant, ils sont, hélas! encore bien plus exposés!

Mais abandonnons l'Ouest et rendons-nous au lac Vert, mission de Saint-Julien. C'est encore une mission sans Prêtre. J'y ai pris, il y a quatre ans, un spacieux terrain, et j'y ai planté une croix comme prise de possession. Je voulais dès l'année suivante y faire un établissement. L'incendie de l'Ile-à-la-Crosse est venu tout arrêter. En cet endroit la population chrétienne n'est pas nombreuse; je le dirai même avec douleur : le nombre des apostats l'emporte sur le nombre des chrétiens restés fidèles. De temps en temps, nos Pères de l'Ile-à-la-Crosse sont venus visiter ce poste, y ont instruit un certain nombre de sauvages qu'ils ont baptisés; mais, le Missionnaire ne pouvant les visiter régulièrement, ces pauvres chrétiens, obsédés par leurs parents infidèles, ont fini par tout aban-

donner. Ceux qui n'ont pas absolument apostasié vivent dans le désordre et, à cause de cela, ils craignent le Prêtre et l'évitent. Mais tous, comme ils le disent, s'ils voyaient l'*homme de la prière* fixé tout de bon au milieu d'eux, s'ils voyaient une *maison de la prière* sur leurs terres, ils seraient heureux de prier. Ce fut en effet sur leur demande que je choisis, il y a quatre ans, le terrain dont je vous ai parlé. Quelques sorciers seulement ou prétendus sorciers, c'est la qualité qu'ils se donnent, je les appellerais plutôt les ministres de Satan, quelques sorciers seulement s'y opposaient et prédisaient à leurs compatriotes que la *prière* les ferait tous mourir.

Les environs du lac Vert sont très-propres à la colonisation, et, maintenant qu'il y a des chemins ouverts de toutes parts, je ne doute pas que bon nombre de blancs ne viennent s'y fixer.

A quarante ou cinquante lieues du lac Vert se trouve notre mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Île-à-la-Crosse. C'est la plus avancée des missions de mon vicariat, parce qu'elle n'a jamais été sans Prêtre depuis dix-huit à vingt ans. Avant l'incendie, j'avais constaté que le nombre des baptêmes dépassait deux mille. Il s'élevait à deux mille cinq cents ou deux mille six cents.

A part les employés de la Compagnie, cette mission, comme toutes celles de l'Est, est exclusivement sauvage. Il y a là cent cinquante à deux cents Cris chrétiens, et chaque année quelques nouveaux catéchumènes viennent se joindre à eux. Ces chrétiens sont généralement bien instruits de la religion, parce que, vivant de pêche plus que de chasse, ils se tiennent plus proches de la mission. Depuis quelques années, ils se réunissent sur les bords d'un lac poissonneux, à quelques lieues de notre établissement. Ils y ont bâti des maisons, si on peut appeler de ce nom leurs pauvres demeures ; ils y cultivent avec suc-

ces des patates et quelques autres légumes. Un Missionnaire va de temps en temps passer quelques semaines au milieu d'eux. Il a mis cette nouvelle succursale sous la protection de la bienheureuse Marguerite-Marie.

Les Montagnais qui fréquentent la mission de l'Ile-à-la-Crosse sont bien plus nombreux que les Cris, et, comme ils chassent beaucoup plus au loin, ils sont généralement moins instruits, mais on peut dire qu'ils sont tous chrétiens. Quelques-uns poussent leurs chasses si loin (cent cinquante, deux cents lieues et plus), qu'ils ne peuvent venir que très-rarement à la mission, et, ceux-là, il est à peu près impossible de les instruire.

Cette mission est fréquentée par au moins sept cents chrétiens sauvages, dont trois cents communiants qui tous sont confirmés. Ce sont généralement de bons chrétiens, dont la fidélité aux pratiques religieuses ferait rougir de confusion bien des chrétiens d'Europe. Cependant, il faut l'avouer, ils ne sont point aimables; pour les aimer, le Missionnaire a besoin de bien aimer le bon Dieu. Ils le sont cependant beaucoup plus qu'autrefois : il ne faut, pour en être bien convaincu, qu'avoir fréquenté quelque temps les sauvages infidèles ou les nouveaux convertis. Je ne crois pas qu'il y ait parmi ces chrétiens plus de quatre ou cinq excommuniés; et ceux-ci le sont pour défaut de respect aux lois du mariage. Ces lois du mariage chrétien sont on ne peut plus contraires aux habitudes des sauvages, et il faut, pour me servir de leur langage, que la prière soit forte sur leurs cœurs pour qu'ils les observent.

A quarante ou cinquante lieues plus au nord se trouve une succursale de l'Ile-à-la-Crosse : la mission de la Visitation du grand portage la Loche. C'est là que se trouve la hauteur des terres qui divise les eaux entre la baie d'Hudson et la mer du Nord.

A part quelques familles crises encore infidèles, tous les sauvages de cette mission sont Montagnais et chrétiens, au nombre de quatre ou cinq cents, dont cent cinquante à deux cents communiants. Les désordres sont plus nombreux parmi ces chrétiens que parmi ceux de l'Ile-à-la-Crosse : cela vient de ce que le Prêtre n'y réside pas et de ce qu'il s'y fait chaque année, pour le transport des marchandises et des fourrures de la Compagnie, un grand concours d'étrangers qui ne sont pas toujours, il s'en faut, un sujet d'édification pour nos pauvres chrétiens.

Mais je dois revenir à l'Ile-à-la-Crosse pour vous parler de nos écoles. Depuis dix ans, quatre Sœurs de charité, dites de la *Congrégation des Sœurs grises* de Montréal, nous prêtent le secours de leur zèle et de leur dévouement. Les sujets de cet institut se dépensent sans mesure dans plusieurs de nos maisons; mais le bien qu'elles font, considérable partout, est plus sensible à l'Ile-à-la-Crosse qu'ailleurs. Bien que le feu ait détruit l'établissement qui leur était destiné, elles n'en ont pas moins persisté à faire l'école, nonobstant des difficultés infinies. L'école est bien modeste, mais je puis dire que le bien n'est pas médiocre. Plus de quarante enfants, dont trente sont pensionnaires, et bon nombre nés de parents sauvages, y reçoivent une éducation vraiment soignée et solide. Plusieurs d'entre eux écrivent et parlent le français avec tant de correction, qu'en assistant aux examens on ne se croit plus exilé du beau pays de France. Ces enfants pensionnaires sont nécessairement répartis dans les deux maisons : les petits garçons chez les Pères, sauf le temps des classes, les petites filles chez les Sœurs. On parle beaucoup de civiliser les sauvages. Je ne vois point de meilleur moyen que de les prendre enfants. Tous ceux qui sortent de nos écoles, non-seulement n'ont plus rien

de sauvage dans les mœurs, mais nous pouvons prévoir qu'il formeront plus tard des familles vraiment chrétiennes et de tous points respectables.

Nos écoles ne sont pas très-coûteuses, et cependant nous ne pouvons les multiplier, parce qu'il nous faut seuls en faire les frais, les parents ne peuvent ni ne veulent rien faire pour cela. Si, au lieu de trente pensionnaires, nous pouvions en loger et en nourrir cent, nous les aurions demain. Bien que les sauvages, dont les enfants sont chez nous, ne puissent plus comprendre ceux-ci ni en être compris, ils sont fiers cependant de ce que, comme ils disent, leurs enfants sont devenus Français, et une foule d'autres parents nous importunent sans cesse pour nous faire accepter les leurs, afin qu'eux aussi deviennent Français. Puissent nos écoles et nos missions se multiplier, et les sauvages finiront par disparaître sans cesser d'exister.

Nos bonnes Sœurs ont encore une œuvre bien belle : elles soignent les malades et prennent chez elles les infirmes et les vieillards abandonnés. Il est fâcheux que nos ressources ne leur permettent pas ici cette dernière œuvre, qui serait si utile dans un pays sauvage. Dans certaines circonstances, elles ont exceptionnellement pris chez elles de ces vieillards; et des sauvages, qui sollicitaient la même faveur, me disaient en parlant des privilégiés : « Ces ont les seuls de la nation qui soient morts sans faire pitié. » Si vous saviez, Messieurs, de quelle manière sont soignés les sauvages mourants, vous comprendriez qu'en effet « ils font pitié ».

A trente ou quarante lieues plus bas que l'Ile-à-la-Crosse, en descendant le cours de la Rivière-aux-Anglais, l'on trouve le poste de la Rivière-au-Rapide. Nous l'appelons la *Mission de Saint-François de Sales*, quoique nous n'y possédions pas le moindre pied-à-terre et que les protestants y aient un magnifique établissement.

Nous ne pouvons que très-rarement, et toujours en passant, visiter cette partie du vicariat. Il en résulte que ceux de nos catholiques qui n'ont pas encore apostasié sont pour la plupart bien ignorants et bien indifférents. Depuis longtemps nous sentons le besoin de leur porter secours, mais à l'impossible nul n'est tenu. Et cependant il me semble que le moment de faire un effort serait venu.

A huit ou dix lieues de l'établissement protestant se trouve un lac très-poissonneux, sur les bords duquel la terre est excellente et le bois abondant. Un certain nombre de métis, tant catholiques que protestants, s'y sont fixés, et un plus grand nombre s'y fixera dans la suite. Les sauvages aussi résident souvent sur les bords de ce lac, parce que la pêche y est facile et fructueuse. Le ministre protestant comprend que là devrait être sa demeure, d'autant plus que la plupart de ses adhérents s'y rencontrent déjà ; mais son établissement est si complet et si confortable ! Il lui en coûte de le quitter. En me rendant à notre mission du lac Caribou aussi bien qu'à mon retour, au printemps dernier, j'ai visité le pays, j'ai vu les habitants, j'ai sondé leurs dispositions ; et tous m'ont témoigné le plus grand désir de nous voir établis au milieu d'eux : les catholiques, pour pouvoir faire leur salut ; les protestants, pour pouvoir faire instruire leurs enfants, car ce sont des écoles surtout qu'ils demandent. Par précaution, j'ai pris possession d'un vaste terrain, et, pour qu'on ne me le dispute pas, j'ai même acheté une espèce de baraque en bois, car on peut tenir pour certain que les ministres protestants nous susciteront tous les embarras possibles.

Cette mission me paraît si urgente, que j'aurais de suite placé là un Père et un Frère convers, sans une lettre de notre procureur vicarial, qui, après avoir examiné nos comptes, m'écrivait : « Je crois, Monseigneur, qu'il faut

absolument renoncer à toute nouvelle construction et fondation, jusqu'à ce que nous ayons devant nous une allocation d'avance, car notre allocation est toujours dépensée avant qu'elle soit versée, et nous pourrions nous trouver dans le plus grand embarras. » Je crains bien qu'en attendant on ne trouve moyen de rendre cette fondation inutile et peut-être impossible.

Il y a encore le fort Cumberland, sur le lac Bourbon, et le Grand-Rapide, à l'embouchure de la Siskatchewan dans le lac Winnipeg, où il faudrait établir des missions. Là se trouvent bon nombre de catholiques qui non-seulement sont *sicut oves non habentes pastorem*, mais qui se trouvent, j'ose le dire, au milieu des loups. L'année dernière ces chrétiens ont reçu la visite d'un Père, je ne sais quand ils pourront en recevoir une autre. Ceux du fort Cumberland voient souvent des ministres protestants, et il paraît que ceux du Grand-Rapide en ont un au milieu d'eux.

Enfin, transportons-nous dans la plus éloignée de nos missions, celle de Saint-Pierre, extrémité nord du lac Caribou. C'est là que deux de nos Pères, dans la plus grande pauvreté, dans le plus grand isolement, mènent une vie que Dieu seul peut récompenser.

Dans toutes nos missions, avec le temps, on finit par se faire une position un peu convenable. Au lac Caribou il n'y a pas même d'espoir d'en venir là. Nous n'y avons que des baraques, nullement garanties à l'intérieur contre la pluie et la boue. C'est là cependant qu'est élevé notre autel et que se célèbre le saint sacrifice de la messe. Dans cette contrée toute culture est impossible, et le transport des approvisionnements si difficile, que c'est à peine si on peut faire passer aux missionnaires ce qui est strictement nécessaire pour les empêcher de mourir de privation.

Je me suis rendu à cette mission avec beaucoup de peine ; j'en ai partagé la misère pendant plus de trois mois. Arrivé le 9 mars, j'en suis parti le 15 juin. Là j'ai vu bon nombre de Montagnais qui se ressentent moralement, il faut le dire, des difficultés matérielles de la mission. Ils sont chrétiens, mais peu fervents. D'eux surtout on peut dire qu'ils ne sont pas aimables. Il n'y a pas plus, je pense, de quarante communiants parmi eux. Il y a eu jusqu'à ce jour cinq cent quarante baptêmes. Je suis parfois humilié et toujours peiné de voir l'amour de l'argent faire plus entreprendre que l'amour du bon Dieu. Nos Pères, au lac Caribou, n'ont pas été égalés par les commerçants. Ceux-ci ne se disputent pas le pays et ne se dévorent pas par la concurrence.

Je vous envoie la lettre du R. P. GASTÉ, qui me donne des détails sur son voyage chez les Esquimaux. Vous pourrez voir combien ce genre de voyages est difficile. Grâce à cette excursion du P. GASTÉ, j'ai pu voir des Esquimaux au lac Caribou. Ils m'ont paru bien disposés. Le P. GASTÉ commence à parler leur langue. Un jour, qui peut-être n'est pas éloigné, le bon Dieu aura ses élus dans cette nation.

Parti de Saint-Albert le 8 décembre, je ne suis arrivé au lac Caribou que le 9 mars, après m'être arrêté, il est vrai, plusieurs fois sur ma route. Reparti du lac Caribou le 15 juin, je suis arrivé à Carlton le 23 août dernier.

J'ai profité de ce voyage pour ouvrir un chemin de charrettes de l'Ile-à-la-Crosse au lac Vert. Je l'avais fait tracer il y a un an. La Compagnie a bien voulu contribuer pour une part de la dépense ; ce qui est resté à notre charge de frais et de fatigues est encore considérable. Aujourd'hui l'œuvre est achevée et je l'ai inaugurée avec des charrettes et des bœufs.

Il y a quatre ans, j'avais ouvert un chemin du lac Vert

à Carlton ; cette année-ci j'en ai fait autant de l'Ile-à-la-Crosse au lac Vert. C'est un grand avantage pour nos missions et pour tout le pays.

En arrivant à Carlton, j'ai trouvé les habitants du fort et des environs terrifiés par une maladie épidémique qui fait parmi eux d'effrayants ravages. J'ai dû pendant quelques jours me constituer infirmier des pauvres malades que leurs parents et leurs amis n'osaient pas approcher. A la fin, on a cru que pour échapper à la mort il fallait s'éloigner du fort. J'ai suivi les familles, et nous sommes allés camper en plein air. C'est là que j'ai commencé cette trop longue lettre.

Aujourd'hui j'apprends que la maladie règne un peu partout. Le P. Lacombe m'écrit : « Je suis obligé de m'éloigner de ma mission en y laissant vingt malades que j'ai préparés à la mort. Le P. Leduc est mourant au lac Sainte-Anne, je me rends auprès de lui. Le P. Bourgine, qui a passé l'été avec les chasseurs, est revenu gravement malade. La maladie a aussi atteint le P. Dupin au milieu des sauvages ; il a pu se rendre au lac la Biche, où l'on dit que ses jours sont en danger. » Vous comprenez, Messieurs, que je me suis vite décidé, moi aussi, à abandonner mes malades. En arrivant, j'avais peine à y voir, tant mes yeux étaient fatigués. Maintenant je passe la nuit à terminer mes lettres. Demain, après la sainte messe, je partirai à cheval pour aller au secours de ces pauvres Pères.

Vous pouvez voir, Messieurs, par le rapport que je vous fais, quels sont nos besoins pécuniaires. Je sais assurément que vous n'y pourrez pas faire face. Si le bon Dieu ne nous envoie pas quelque secours extraordinaire, je ne sais pas, en vérité, comment je me tirerai d'affaire. Si l'œuvre que je fais n'était pas l'œuvre de Dieu, j'en désespérerais, je vous l'avoue.

Je redoute pour nos sauvages les étrangers qui nous arrivent en grand nombre. Eux aussi ont une âme que je voudrais bien sauver, et ils ne paraissent guère s'en occuper.

Je demande votre secours, Messieurs, le secours de vos prières, des prières de tous les associés. De notre côté, nous prions et nous faisons prier pour vous et pour eux.

Recevez, Messieurs, l'assurance de mon profond respect.

*Signé* : J. VITAL,
Evêque de Satala.